

Écrits du Canada-Français XV

Jacques Godbout

Volume 5, Number 2 (26), March–April 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30217ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godbout, J. (1963). Review of [Écrits du Canada-Français XV]. *Liberté*, 5(2), 151–154.

Chroniques

Ecrits du Canada-Français XV

MARIE-EMMA, téléthéâtre

Marie-Emma est une histoire de vieille fille, de rêves, de père mythomane, d'amoureux bon garçon, de mauvais grec et de méchant frère (religieux). L'auteur nous prévient d'ailleurs que les frères ne sont pas tous méchants, en préface, ce qui donne tout de go un ton légèrement fané, provincial presque, à une pièce qui ne demandait que ce coup de pouce.

Qu'André Laurendeau en soit rendu à s'excuser de ses personnages pour demeurer bon fils de l'Eglise m'étonne un peu car je pense bien que *Notre Mère* n'oserait dire de lui qu'il est *mauvais* fils. Il est même assez bon dramaturge puisque la pièce à la seule lecture intéresse et rebondit, nous mettant en confiance malgré la fanfare, les problèmes (somme toute) minuscules et très peu sexués de ses musiciens.

Malgré la fanfare (ou à cause?) c'est une pièce en sourdine, murmurée à l'oreille, qui devait assez bien rentrer dans le classique téléthéâtre (qu'Andrée Thibault et l'influence de Resnais ont suffi l'autre jour à bousculer) empruntant au néo-réalisme transformé par l'attendrissement.

Ce qui me frappe c'est l'amour évident que Laurendeau porte en lui-même pour tous les déshérités, que ce soit ceux qui n'ont pas le courage d'aller au bout d'une aventure (la Chatte) ou ceux qui n'ont pas d'aventure au bout de leur courage (Marie-Emma).

Ce qui ne cesse de m'étonner, c'est le ton légèrement puritain, le jansénisme inavoué qui caractérise les oeuvres canadiennes en général, Marie-Emma en particulier.

Mais j'accumule ces remarques sans chercher à pousser plus loin l'analyse morale car ici Laurendeau se contente d'une morale de l'agréable, où les chevaliers qui bordent les petites filles deviennent de fiers maris le trombone à la main. C'est son droit le plus strict. Et ce symbole en vaut un autre.

S'il est un défaut dans cette pièce ce serait plutôt son petit côté cinéma américain (*Father Knows Best*) pour la télévision, avec en plus des plans de mer agitée puis calme, au cas où les spectateurs n'auraient pas compris le sens des scènes. Les respirations doivent appartenir à la pièce et n'être pas des entr'actes je pense.

Ce qui n'empêche que j'ai lu avec plaisir cette aquarelle de bon ton, qui ne ménage pas sa générosité. Laurendeau écrit juste, décrit agréablement, sans heurts, sans passions excessives.

Mais dans la préface à une ré-édition de Marie-Emma l'auteur devrait rappeler que le Grec qu'il décrit usurier ne cherche pas à être Grec-par-excellence et qu'il est des personnes semblables chez les Canadiens-français. De cette façon l'ambassadeur de Grèce sera rassuré autant que le Provincial des Frères des Ecoles de cela.

POEMES, de Monique Bosco

Monique Bosco nous confiait récemment: "je n'aime pas la poésie". On ne voit pas pourquoi: est-ce parce que le genre ne lui est pas familier? qu'il lui glisse entre les doigts?

Il est vrai que ses poèmes ont un peu tendance à s'affadir, qu'il y a beaucoup trop de "mon coeur" dans tout cela, et qu'une attitude sévère vis-à-vis des épanchements est la plus juste manière de toucher. Par contre Monique Bosco présente des vers qui sont pour moi la raison d'être d'un poème, des vers importants, durs, et qui ne fonderont pas au soleil:

Ai-je jamais eu une âme, mon coeur? Quelle étrange question et quel orgueil. Il n'en est pas question.

Monique Bosco, femme, a vécu tant de petites morts que ses poèmes devraient nous faire pénétrer un jour dans ce monde du silence qu'elle dut choisir pour s'évader; et c'est à ce moment-là

que même notre paysage ingrat et le froid de nos villes lui rendront sûrement *l'amour des temps premiers*.

Elle écrit:

*Tu grandiras en vain tel les enfants chétifs et solitaires
Qui auraient mieux fait de ne point naître*

C'est ce qui s'appelle faire une expérience parallèle à la *québécoise*.

LA GUERRE FROIDE, Gérard Bergeron

Il me serait impossible de résumer l'analyse touffue que Gérard Bergeron fait des cycles de tension et de détente depuis la fin de la deuxième guerre mondiale jusqu'à nos jours.

Je me contenterai de deux remarques: tout d'abord il fait bon découvrir (dans les sciences de l'homme cette fois) qu'il y a aujourd'hui des chercheurs qui peuvent écrire en français, et manier un vocabulaire *donné* sans tomber dans le pédantisme.

D'autre part je m'étonne qu'à la courbe choisie, Bergeron n'ait pas cru bon de superposer celle des années électorales aux USA qui font — artificiellement sans doute mais les militaires y gagnent — monter à coup sûr les tensions.

La conclusion de cette analyse c'est que les USA et l'URSS jouent à *faire semblant...* il faut s'empresse de la lire avant que l'un des deux cesse de jouer.

Et le reste.

Les *Ecrits* nous offrent, en plus, leur sélection des dernières bonnes compositions françaises du mois dont un excellent travail scolaire de Paul Beaulieu sur Katherine Mansfield, un récit de Minou Petrowski qui s'est visiblement trompée d'été, et une histoire de rat de Jean-Marie Courtois qui m'a fait me précipiter dans les fables de Lafontaine avec soulagement.

Jacques GODBOUT

INCOGNITO, roman de Petru Dumitriu, Editions du Seuil, 480 pages, Paris 1963.

Ecrivain roumain de 39 ans, Petru Dumitriu a publié ses premiers livres en Roumanie où il est rapidement devenu un homme célèbre et un favori du régime; il s'y est mérité de nombreux prix et décorations. Il fut aussi, pour un temps, directeur littéraire des éditions d'état.

Il y a quelques mois, Petru Dumitriu fuyait la Roumanie. Il vit maintenant en Allemagne et vient de publier un roman qui n'est pas sans rappeler, jusqu'à un certain point, son destin personnel.

INCOGNITO raconte l'histoire d'un jeune homme qui veut à tout prix rester humain et aimer ses semblables, malgré la guerre et la souffrance, malgré la tyrannie, malgré l'absurdité totale de la vie. Sébastien Ionesco cherche Dieu et sa quête le pousse à quitter sa vie aisée et agréable de boyard roumain, avec tout ce qu'elle présente d'attrayant et de pourri. Il s'engage comme volontaire dans l'armée roumaine, fait la guerre contre les Russes, tombe prisonnier, et dans ce camp de la Russie se convertit au communisme. En adhérant au parti, il connaît le pouvoir et la façon dont le pouvoir s'exerce dans un état totalitaire. Il en est amèrement déçu, quitte le parti, tombe en disgrâce et aboutit dans un camp de rééducation soviétique. Il cherche toujours. Finalement, au fond d'un cachot, il le découvre son Dieu: *"...c'était cela le sens de l'univers, en arriver à l'amour... Voilà où m'avaient mené les étapes de ma vie. Un mur s'était brisé. J'étais plus fort, plus téméraire et plus énergique que jamais dans ma vie; et humble jusqu'à dire ce que je n'avais jamais su dire ni comprendre. Pas moi: toi. Uniquement toi"*.

Un style précis, sec, sans émotions et même parfois cruel. On a comparé le roman de Petru Dumitriu au DOCTEUR JIVAGO de Pasternak. Si on y retrouve la même ampleur, le même univers sans bornes, la même fresque gigantesque, il manque à ce livre de Petru Dumitriu la chaleur, la fluidité du style, la poésie du romancier russe. Mais par beaucoup de côtés, cependant, INCOGNITO de Petru Dumitriu s'inscrit dans la tradition des grandes oeuvres russes. Des livres comme celui-là, il en paraît très rarement.